Le testament

LE TESTAMENT,

OU

LES MYSTERES D'UDOLPHE,

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE,

Représenté pour la première fois à Paris, au Théâtre Louvois, le 22 Messidor an 6.

PAR LE CITOYEN J.-H.-F. L.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre, au coin de la rue Xaintonge, N°. 25, boulevard du Temple.

AN VI.

DROIT DE PROPRIÉTÉ.

JE déclare que le citoyen FRAMERY, mon fondé de pouvoir, est chargé de poursuivre devant les tribunaux tout entrepreneur qui, au mepris de la propriété et des lois existantes, se permettra de faire représenter cet ouvrage sans mon consentement formel et par écrit, ou celui de mon fondé de pouvoir.

A Paris, ce 2 Thermidor de l'an 6.

J. H. F. L . . . . .

D'après le traité fait entre l'auteur de ce Drame, et le citoyen FAGES, libraire, cet ouvrage devient sa propriété. Il la place en conséquence sous la sauve-garde des lois et de la probité des Citoyens, déclarant qu'il poursuivra également devant les tribunaux tout contrefacteur et distributeur d'éditions contrefaites.

A Paris, ce 2 Therminor de l'an 6.

J. H. F. L. . . . A. B. FAGES.

AVERTISSEMENT.

Je préviens le Public que cet ouvrage, quoique joué sous le titre des *Mystères d'Udolphe*, n'a point été tiré du Roman de ce nom. Un simple incident qu'il m'a fourni, et dont j'ai cru pouvoir m'emparer sans conséquence, m'avoit déterminé, dans le tems à lui donner ce titre, dans la crainte qu'on ne me soupçonnât de vouloir m'approprier les idées d'autrui. Aujourd'hui que les représentations multipliées de cet ouvrage ont détruit ce soupçon, je le présente sous son véritable nom, en l'intitulant LE TESTAMENT.

Je suis persuadé, comme beaucoup de personnes instruites, qu'il est, sinon impossible, du moins très-difficile de faire un bon Drame d'un sujet purement romantique : mais je suis bien éloigné de proscrire, à leur exemple et indistinctement tous les ouvrages de ce genre. Je pense au contraire que, si le but de la Comédie est de châtier les ridicules de nos contemporains, celui de la Tragédie, de nous offrir les personnages illustres ou les grands criminels des siecles passés, il se trouve dans la société un grand nombre de scélérats subalternes dont les caractères moins élevés semblent appartenir exclusivement au domaine du Drame. Telle est du moins l'opinion de nos voisins qui croient que ce genre, plus rapproché de la nature, et conséquemment plus à portée du peuple, offre aux Amateurs un plaisir de plus, à la morale un champ plus vaste et des résultats plus certains. La mienne est que

Tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux.

J'ignore donc si c'est au mauvais goût du Public, ou à l'intérêt de l'ouvrage que je dois l'accueil favorable qu'il a fait à cette pièce. Je sais seulement que quoiqu'on puisse dire ou écrire, ce sera toujours à lui seul quil appartiendra de prononcer sur le mérite des ouvrages qui lui sont présentés, et le genre de plaisirs qui lui convient.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	LES CC.
CORSANI, Seigneur Sicilien.	TOURKATY.
ORSINO, Noble de Palerme.	BELVAL.
LÉONTINE, mère du premier et belle-mère du second.	Cne. TABRAISE.
VALÉRIE, fille d'Orsino.	Cne. L'ÉVÊQUE.
OSCAR, jeune Militaire, amant de Valérie.	RIVIERRE.
CARLO, Régisseur du château d'Udolphe.	CORSSE.
CLOTILDE, concierge du même château.	Cne. CORSSE.
PETRUCI, au service de Corsani.	BLONDIN.
SEBASTY } Vassaux de Corsani.	PIZARRE.
VEREZA } Vassaux de Corsani.	LECONTE.
BENEDETTO. } Vassaux de Corsani.	ROGER.
UN EXEMPT.	VIOT.

Quelques Soldats et plusieurs Domestiques de Corsani.

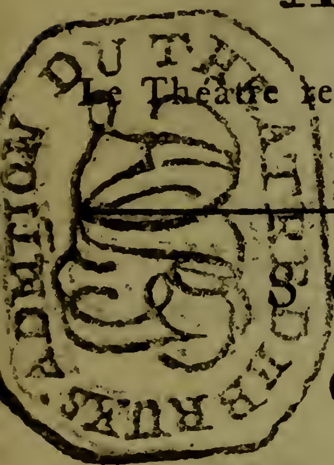
La Scène se passe dans le Château d'Udolphe en Sicile, à peu de distance de Palerme.

LE TESTAMENT,

OU LES

MYSTERES D'UDOLPHE.

ACTE PREMIER.



Le Théâtre représente un salon dans le genre gothique avec quelques vieux meubles.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLOTILDE, CARLO.

CLOTILDE.

NON, mon cher Carlo, mon parti est pris. Je veux quitter ce château, et je vous prie d'en prévenir le seigneur Corsani.

CARLO.

Attendez au moins que le mariage soit fait. La prétendue est jeune, belle et douce.

CLOTILDE.

Une colombe dans les serres du vautour.

CARLO.

Votre résolution m'afflige ; des raisons sans doute puissantes...

CLOTILDE.

Mille, M. Carlo, mille : la solitude de cet édifice immense, entouré de forêts et de précipices, ces tours gothiques, ces galeries délabrées, retraite des oiseaux de nuit ; mais sur-tout le front sombre et le regard sinistre du maître qui vient de l'habiter, tout me déplaît, tout m'ennuie, tout m'effraie.

CARLO.

Je respecte vos secrets ; mais avouez que les derniers aveux de Vincent, n'ont pas peu contribués à cette résolution.

CLOTILDE.

Voici trois jours qu'il est mort, voici trois jours que le trouble et l'effroi sont dans mon ame. J'entends encore ces paroles terribles, les dernières de sa vie, ces paroles qu'il prononça d'une voix lugubre, le remords peint sur le front : «O vous, qui en-» tourez mon lit de mort, gardez-vous d'imiter mon exemple! » Des mystères horribles que j'ai cachés trop long-tems, vont » vous être revélés. Le crime a établi son empire dans ce château. » Les bâtimens du nord, la tour qu'ils avoisinent......» Ici des convulsions effrayantes le surprirent tout-à-coup, et il expira sous nos yeux, la main étendue encore vers cette partie du château qu'il nous indiquoit sans doute, comme un lieu où devoit tôt ou tard se manifester la vengeance du ciel.

CARLO.

Je ne connois encore que très-imparfaitement le maître de ce château, mais je ne conçois pas les rapports qui peuvent exister entre lui, les discours de Vincent, et les bâtimens du nord.

CLOTILDE.

Ne les avez-vous jamais visités, ces bâtimens?

CARLO.

Jamais. Corsani l'a défendu expressément.

CLOTILDE.

Je le sais; mais ne vous est-il jamais arrivé du moins de les traverser de nuit?

CARLO.

Rarement. Ma besogne faite au château, je retourne ordinairement à ma ferme. Cependant je me souviens que deux ou trois fois vers minuit........

CLOTILDE *vivement.*

Et vous n'avez rien vu, rien entendu?

CARLO.

Je suis un ancien militaire, Madame, la nuit n'a rien d'effrayant pour nous autres.

CLOTILDE.

Je suis comme vous au-dessus des préjugés dont vous me croyez peut-être atteinte.... Eh bien! monsieur, j'ai vu de mes yeux, j'ai entendu de mes oreilles......

CARLO.

Vous avez vu, entendu ?........ et quoi ?

CLOTILDE.

Ce que les dernieres paroles de Vincent n'ont fait que confirmer — Souvent dans les promenades solitaires, parmi les décombres de la partie abandonnée de ce château, des gémissemens sourds et prolongés avoient frappé mes oreilles. Je les attribuai jusques là, soit à l'agitation des feuilles, soit au bruissement des vents engouffrés dans ces longs corridors; mais la nuit passée, après une veillée plus longue qu'à l'ordinaire, je regagnois mon appartement, placé comme vous savez à l'entrée des bâtimens du nord. Tout dormoit : une porte s'ouvre dans le fond de la galerie, une lueur sombre et mourante se réfléchit sur les murs... Frappée d'étonnement, de terreur, et respirant à peine, je me tapis derrière une colonne. Quel spectacle! Une femme couverte d'un long crêpe noir, les cheveux épars, le teint livide, les yeux hâves et égarés, tenant d'une main une lampe, de l'autre un parchemin plié, s'avance d'un pas silencieux vers la grille qui nous séparoit. Chaque instant redoubloit mon effroi. Que devins-je, lorsqu'à travers cette grille, je la vis tendre un bras décharné, saisir et porter à sa bouche la portion d'alimens destinée à la nourriture des animaux, à qui la garde en est confiée. Sans doute, ainsi que moi, cette apparition les avoit terrifiés, nul bruit, nul aboiement de leur part, n'avoient troublé l'effrayante solitude de ces corridors; mais mon courage étoit épuisé : un cri d'effroi me trahit; je tombai évanouie sur le carreau, et déjà le jour commençoit à poindre quand je repris mes sens et les forces nécessaires pour me traîner à mon appartement.

CARLO.

Je ne révoque point en doute les faits dont le hasard vous a rendue témoin ; mais les ténèbres, l'imagination.....

CLOTILDE.

Je vous entends ; ce n'est pas tout. Voici un dernier trait aussi étonnant et non moins certain que l'autre. Je suis dans l'habitude, avant de me coucher, de me rendre compte des opérations de la journée ; assez souvent alors il m'arrive de parler toute seule. Eh bien! une voix me répond, une voix sépulcrale, effrayante !......

CARLO.

Peut-être cette femme qui vous apparût.

CLOTILDE.

Est reléguée dans les bâtimens du nord ; mais cette voix se fait entendre par-tout, dans les corridors, dans l'office, ici, dans cette salle même : eh bien ?....

CARLO.

Je ne sais que dire. Mais encore une fois, que peuvent avoir de commun ces apparitions avec le seigneur Corsani et son château ?

CLOTILDE.

Son château ! est-il véritablement à lui ? On sait que le père du seigneur Corsani, trompé par les suggestions de sa seconde femme, avoit dans un moment de colère, déshérité Orsino, le fils de son premier mariage ; mais il a reconnu son erreur, il a fait un autre testament.

CARLO.

Pourquoi, s'il existe, Orsino ne l'a-t-il pas produit ? Le sénat lui avoit, à cet effet, accordé un délai convenable, mais au lieu de se livrer à la recherche de ce titre, Orsino a quitté l'Italie, et ce départ prouve assez....

CLOTILDE.

Tenez, vous avez beau dire, tout me paroît suspect dans la conduite de Corsani. Cette jeune personne, amenée avec tant de mystère, et gardée avec tant de soins ; ces entretiens secrets avec son confident Sébasti, cette défense sévère d'approcher des bâtimens du nord, tout ce que j'ai vu, entendu ; mais sur-tout sa conduite cruelle envers sa mère... .... La faire conduire en France ! l'y laisser mourir dans l'abandon et la pauvreté ! Non, non, je ne veux point d'un maître de sa sorte. Je déteste l'ingratitude dans tous les hommes ; mais un fils ingrat est à mes yeux un monstre dans la nature.

SCÈNE II.

CLOTILDE, CARLO, OSCAR.

OSCAR *entre précipitamment.*

Qui que vous soyez, je vous demande l'hospitalité ; on me poursuit, il me faut un asyle. Je vous demande ce service. (*montrant une bourse.*) En voici la récompense.

CARLO.

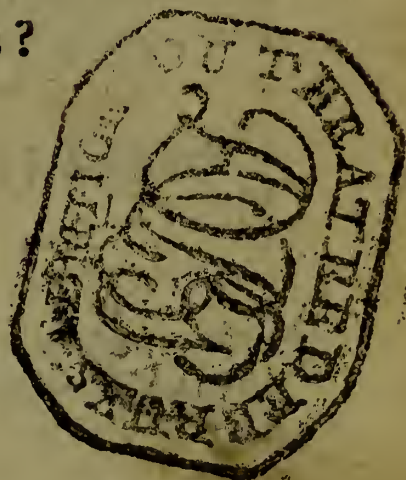
Une bonne action ne se vend pas. Si c'est le malheur qui vous poursuit, vous avez droit à mes secours, et votre offre est inutile; si c'est la justice, n'attendez rien de moi.

OSCAR.

Brave homme! eh bien! je me confie à toi, et demande ton amitié.

CARLO.

Avant de l'accorder, répondez: Qui êtes-vous?



OSCAR.

Vous le voyez, un militaire.

CARLO.

Quel sujet vous amène dans ce château?

OSCAR *hésite.*

Madame est sans doute votre épouse.

CARLO.

Non; mais nous nous estimons; vous pouvez parler sans crainte.

OSCAR.

Mon récit ne sera pas long. L'amour et l'estime m'attachoient depuis long-tems à l'héritière d'une des familles les plus respectables de Palerme. J'allois l'épouser. Mon colonel la voit et devient mon rival. Je m'en explique avec lui, il me menace, m'outrage, je lui envoie un cartel, au lieu d'y satisfaire, il me fait arrêter comme coupable d'insubordination, et me livre à un conseil de guerre qu'il choisit parmi ses affidés. Je suis mis au cachot d'où je ne ne dois sortir que pour être dégradé à la tête du régiment, et pour être renfermé pour dix ans dans les prisons de la citadelle; on m'avertit en secret que ce jugement inique doit s'exécuter le lendemain; transporté, furieux, je force la garde, traverse la ville et me sauve dans ces montagnes. Quelques cavaliers me poursuivent, j'apperçois ce château; des haies, des fossés, des décombres s'opposent à mon passage; je les franchis, et me trouve au pied d'une vieille tour. Des gémissemens prolongés m'annoncent d'abord qu'elle est habitée. Je monte, je descends, j'écoute; mais en vain. Une longue galerie se présente à ma vue; je la traverse, et le hasard me conduit enfin dans ce salon, où j'ai l'espérance d'avoir trouvé des ames sensibles.

CARLO.

Il suffit ; votre colonel est un lâche. Touchez-là ; vous avez mon amitié. (*Il lui donne la main*).

OSCAR.

Je m'en glorifie.

CARLO.

Elle vous sera peut-être de peu d'utilité ; vous ne voyez en nous que la concierge et le régisseur du château : le maître est à la chasse.

CLOTILDE.

Puisse-t-il être comme nous disposé en votre faveur ! Je crains bien........

CARLO.

Pourquoi ces craintes ? il est militaire, il doit connoître les lois de l'honneur.

OSCAR.

Je ne lui demande un asyle que pour peu de jours. Quoiqu'il m'en coûte de m'éloigner des environs de Palerme, d'y laisser ma maîtresse, exposée aux séductions et peut-être aux violences d'un scélérat ; je ne resterai ici que le tems nécessaire pour l'instruire de mon évasion et recevoir de ses nouvelles.

CARLO, *après une reflexion.*

Il me vient une idée. Le maître de ce château est sur le point de se marier : il va former sa maison ; écuyer, secrétaire, rien ne sera oublié ; auriez-vous de la répugnance à solliciter un de ces postes ?

OSCAR, *indécis.*

Votre amitié..... votre franchise.... Mais cet habit si respectable......

CARLO.

Vous le reprendrez un jour : en attendant je vous offre un des miens. J'entends du bruit, suivez Madame..... Je vous présenterai quand il en sera tems.

(*Oscar sort avec* Clotilde.)

SCÈNE III.

CORSANI, *suivi de plusieurs domestiques,* CARLO.

CORSANI.

Un étranger est arrivé au château ; que veut-il ?

CARLO.

Instruit que vous alliez former votre maison, il attend le moment de vous offrir ses services.

CORSANI.

Pourquoi entrer par les bâtimens du nord ? Qu'une double barrière défende désormais l'approche de cette partie du château. Celui qui osera la franchir, je le chasse. Pétruci est-il de retour de Palerme ?

CARLO.

Je ne le crois pas ; mais il ne peut tarder.

CORSANI.

(*A un domestique.*) Qu'on m'avertisse de son arrivée. (*A Carlo.*) Vous, allez dire à Valérie que je lui demande un moment d'entretien. (*Carlo sort.*) Tout succède à mes vœux. Le testament qui doit me mettre en possession de cette terre, est sans doute confirmé : mon rival, au moment où je parle, est dégradé, flétri, et plongé dans un des cachots du fort ; ma maîtresse en ma puissance. La voici : voyons si j'obtiendrai par la soumission ce qu'en cas de refus, je puis ne devoir qu'à mon autorité.

SCÈNE IV.

CORSANI, VALERIE, CLOTILDE, CARLO,

CORSANI, *à Valérie.*

Avez-vous daigné, Madame, réfléchir sur les propositions que je vous ai soumises, et puis-je me flatter qu'elles auront votre agrément ?

VALÉRIE.

Ce n'est pas ainsi qu'on parle à une captive. Rendez-moi la liberté, ma réponse ne se fera pas attendre.

CORSANI.

On n'est point captive, Madame, dans des lieux où l'on a droit de commander. Si votre indifférence, si le peu de progrès que j'ai fait sur votre ame, m'ont forcé de recourir, pour vous posséder, à des moyens que désaprouve une froide délicatesse, ne les attribuez, Madame, qu'à la violence de ma passion, à l'amour indomptable que vous m'avez inspiré : c'est lui qui fit mes torts ; mon excuse est dans vos charmes.

VALÉRIE.

Pouvez-vous l'espérer ? Je ne vous reproche ni l'absence, ni l'infortune de mon père; je ne vous conteste point la possession d'un héritage auquel la nature sembloit lui avoir donné des droits. Les lois en ont sans doute décidé autrement : mais je suis femme, orpheline, vous deviez des égards à mon sexe, et du respect à mes malheurs.

CORSANI.

Dites un mot, et ils sont finis. Déjà plusieurs de mes gens sont à la recherche de votre père ; dans peu de jours peut-être, vous le presserez dans vos bras.

VALÈRIE, *avec joie.*

Mon père ! ....

CORSANI.

Quant à cet héritage, il ne tient qu'à vous d'y rentrer, d'en devenir la maîtresse. Ce château, ces domaines, ma fortune et mon cœur, je mets tout à vos pieds. Comparez ces avantages à ceux qu'un rival préféré ..... Mais que dis-je ? Que pourroit-il vous offrir désormais ? dégradé, flétri.....

VALÈRIE, *avec surprise et douleur.*

Que dites-vous ? Oscar dégradé ! Oscar flétri !

CORSANI.

Et condamné à dix ans de fers : voilà le jugement prononcé par le conseil de guerre, et exécuté aujourd'hui.

VALÊRIE.

Oscar flétri !

CORSANI.

Je ne me ferai point un mérite auprès de vous des efforts que j'ai tentés, pour faire passer comme une simple étourderie de jeunesse ce qui en effet étoit un véritable acte d'insubordination de sa part. J'ose même me flatter que mon crédit et mes démarches seroient parvenus enfin à tempérer la sévérité de ses juges, si quelques actions cachées jusqu'ici, mais plus directement contraires à l'honneur......

VALÉRIE, *avec indignation.*

Vous me trompez. — Oscar en est incapable.

CORSANI, *menaçant.*

Madame !

(*Clotilde et Carlo font signe à Valérie de se modérer.*)

VALÈRIE.

Ah ! quels que soient envers vous les torts d'un infortuné, à qui je croyois quelques droits à ma tendresse ; c'est moi qui ai causé sa perte, mon devoir est de plaindre sa destinée, et de défendre sa mémoire.

CORSANI.

Que j'envie ces pleurs que vous versez pour lui !

UN DOMESTIQUE.

Pétruci vient d'arriver.

CORSANI, *à Valérie.*

Permettez un instant...... (*Il sort.*)

SCÈNE V.

CARLO, CLOTILDE, VALÉLIE.

VALÈRIE, *avec véhémence.*

O vous qui paroissez sensibles à mes malheurs, je me jette à vos pieds ; je vous conjure au nom du ciel, au nom de tout ce qui est sacré parmi les hommes : cachez-moi, sauvez-moi ; je suis pauvre, orpheline, mais mes parens sont riches, puissans. Je promets mille ducats à qui me délivrera des mains de ce monstre.

CLOTILDE.

Il vient : dissimulez, ou vous êtes perdue......

SCÈNE VI.

CARLO, CLOTILDE, VALÉRIE, CORSANI *suivi de Pétruci et d'un autre domestique, chargés chacun d'une cassette.*

CORSANI, *à Valérie.*

Voici quelques présens, Madame, que je vous prie d'accepter.

PETRUCI.

Palerme n'a rien de plus magnifique.

VALÈRIE, *à Petruci.*

Vous venez de Palerme ?

PETRUCI.

Dès ce pas, madame, et j'en serois de retour depuis deux heures, sans une maudite cérémonie à laquelle toute la ville a assisté.

CORSANI, *après avoir fait signe à Pétruci.*

Quoi donc ?

PÈTRUCI.

L'exécution d'un jugement militaire sur un jeune officier, dégradé, en place publique, à la tête de son corps.

VALÈRIE, *avec douleur.*

Oscar ! .... Oscar ! ....

CORSANI; *à Petruci, avec une feinte sévérité.*

Taisez-vous ; je ne vous demande pas de nouvelles. (*Il prend les coffrets, et les présente à Valérie*) Les secours de l'art sont inutiles, sans doute, où la nature s'est surpassée elle-même. Daignez pourtant les agréer, plutôt comme un témoignage de mon affection, que comme un vain ornement dont vous n'avez pas besoin. (*Clotilde fait signe à Valérie d'accepter.*)

VALÈRJE.

Il est un présent; Seigneur, que je réclame avec plus d'instance, et qui seul peut donner du prix à ceux que vous m'offrez.

CORSANI.

Quel est-il donc ?

VALÉRIE.

La faculté de les accepter ou de les refuser librement. Mais j'ai besoin de solitude : souffrez que me retire.

CORSANI.

Ordonnez : tout ici est fait pour vous obéir. (*A Clotilde et à Carlo*). Vous, prenez ces coffrets, et suivez Madame.

SCÈNE VII.

CORSANI, PÉTRUCI.

CORSANI.

Tu as fort bien joué ton rôle. Maintenant, réponds ; que dit-on à Palerme ?

PÉTRUCI.

La disparution de Valérie a causé de la sensation parmi les parens. Ils se sont assemblés, mais j'ai fait courir adroitement et accréditer le bruit que des ordres pressans de son père l'avoient appelée en Italie, et l'affaire en est restée là.

CORSANI.

Et le testament ?

PÈTRUCI.

N'est point encore confirmé. J'ai trouvé parmi les sénateurs quelques visages plus froids qu'à l'ordinaire : j'ai, d'après vos ordres, prié, flatté, vanté votre crédit, votre générosité ; on m'a promis ; quelques poignées de ducats feront le reste.

CORSANI.

Et le jugement d'Oscar ?

PETRUCI.

Fut prononcé tel que vous l'avez exigé.

CORSANI.

Et exécuté sous tes yeux ?

PETRUCI.

J'ai compris vos signes, et je l'ai dit ainsi pour lui ôter toute espérance de jamais le revoir.

CORSANI *vivement*.

Mais le fait ?

PETRUCI.

Le fait est qu'Oscar s'est échappé.

CORSANI *furieux.*

Échappé ! . . . . Il s'est échappé ? quand ? comment ?

PETRUCI.

Ce matin, en forçant la garde.

CORSANI.

Les malheureux ! Et tu n'as donné aucun ordre, pris aucune mesure ?

PETRUCI.

Son signalement est envoyé dans toute la Sicile ; des cavaliers sur toutes les routes. On prétend qu'il a gagné ces montagnes.

CORSANI.

Oscar échappé ! Oscar dans ces montagnes . . . . . peut-être dans mes domaines ! Malheur à lui s'il est découvert. C'est mon rival préféré . . . . . Il paiera cher les dédains dont je suis abreuvé. — Pétruci, que cette évasion soit sur-tout un secret pour Valérie : elle est fille d'Orsino, tu connois ses prétentions. Le sort en est jetté : il faut que sa main m'assure la tranquille possession de cet héritage, ou que la même vengeance me délivre de tous deux.

ACTE II.

Le Théatre représente un Salon gothique, mais décoré avec magnificence. Il est censé faire partie de l'appartement de Corsani.

(En cas de nécessité ce Salon peut être le même que celui du premier acte, mais alors il doit être meublé avec plus d'élégance).

SCÈNE PREMIÈRE.

CORSANI, PETRUCI.

CORSANI.

QUOI ! aucune trace, aucun vestige de sa fuite ?

PETRUCI.

J'ai couru, demandé, pris des informations par-tout. Il a gagné ces montagnes, voila tout ce que j'ai pu savoir.

CORSANI.

Et Valérie est-elle disposée à s'unir à mon sort ?

PETRUCI.

Je n'ai rien oublié pour l'y déterminer L'honneur de porter votre nom, l'ambition de faire rentrer par-là cet héritage dans sa famille, n'ont fait aucune impression sur son ame. L'espérance seule de voir son père, a paru l'ébranler. Il faut appuyer là-dessus; Clotilde pourroit vous être utile.

CORSANI.

Clotilde me déplaît Que veulent dire ces contes ridicules dont elle ne cesse de fatiguer en secret les oreilles de mes gens ?...... Cette femme, ce prétendu spectre, vu dans les galeries du nord?

PETRUCI.

Vision d'un cerveau malade, quoiqu'il en soit Clotilde et Carlo sont également à ménager. Tous deux ont connoissance de l'enlévement de Valérie, des prétentions d'Orsino sur cette terre. Mon avis est de vous assurer de leur discrétion par des bienfaits. Ce moyen me paroît le plus sûr et le plus convenable.

CORSANI.

Va les chercher. (*Pétruci sort*).

SCÈNE II.

CORSANI *seul.*

DES visions...... des chimères !...... et pourtant une inquiétude secrète me tourmente..... des pressentimens sinistres me poursuivent. Les gémisemens d'Orsino, l'image de ma mère expirée loin de moi, dans la douleur et l'abandon.... Les voici.

SCÈNE III.

CLOTILDE, CORSANI, CARLO, PETRUCI.

CORSANI *à Carlo.*

APPROCHEZ. Un criminel qui s'est soustrait à la vengeance des lois, est dit-on réfugié dans ces montagnes. Le magistrat de Palerme le reclame. Que tout étranger qui mettroit le pied sur mes terres, soit examiné avec soin, et sur le moindre soupçon conduit en ma présence. Je te charge, Carlo, du soin de faire connoître cet ordre dans l'étendue de mes domaines. Il me reste à récompenser ta fidélité. Tu n'es pas riche.

CARLO.

Pardonnez-moi, Seigneur. J'ai mon nécessaire, et je sais me passer du superflu.

CORSANI.

La place d'intendant est vacante par la mort de Vincent. Je te la donne, et double tes gages. —Vous Clotilde, vous appartiendrez désormais à Valerie, vous avez sa confiance; j'espère que vous en userez pour la déterminer à conclure un hymen que des raisons de famille et d'intérêt rendent nécessaire, et que le soin de sa réputation ne lui permet pas de différer plus long-tems. Je sais quel fut votre attachement envers mon prédécesseur. Comptez que je ne serai pas moins juste et plus généreux que lui. Mais parmi les qualités que j'exige à mon service, n'oubliez pas que la discrétion est la première et celle que j'estime et que je récompense le mieux. Sur-tout, plus de ces visions, de ces apparitions superstitieuses, enfantées par des cerveaux malades, dont le récit fait, cru et propagé par des imbécilles, semble jeter du doute sur la validité du testament de mon père.......

UNE VOIX.

Il en existe un autre. (*Ils sont tous les quatre étonnés*).

CORSANI *vivement, un peu troublé*

Un autre! Il en existe un autre! (*à Clotilde.*) D'où? Comment le savez-vous?

CLOTILDE.

Moi; Seigneur! je n'ai rien dit.

CORSANI.

C'est donc vous, Carlo?

CARLO.

Non, Seigneur.

CORSANI.

Est-ce vous, Petruci?

PETRUCI.

Non, Seigneur.

CORSANI *étonné, troublé, regarde partout, et voyant deux domestiques dans le fond, il leur dit :*

Sortez, et que personne n'entre ici sans mon ordre. (*Les domestiques sortent*) Je veux bien vous instruire que mon adversaire, convaincu de la futilité de ses prétentions, a quitté la Sicile, et que le sénat vient enfin de prononcer la validité de mes titres et la légitimité de ma possession, l'unique héritier de

ces domaines, le seul propriétaire, le seul maître dont vous ayez à recevoir des ordres, est donc désormais.......

UNE VOIX.

Orsino. (*Ils se regardent tous quatre avec étonnement.*)

CORSANI.

Orsino! quel est l'audacieux qui ose prononcer ce nom devant moi? Qui?



CLOTILDE.

Je n'ai point rompu le silence.

CARLO.

Ni moi.

PETRUCI.

Ni moi.

CORSANI *troublé.*

Quoi! aucun de vous?...... Aucun! (*à part.*) Je n'y conçois rien. (*Il cherche à se remettre.*) Laissons cet entretien. (*A Carlo.*) L'appartement de ma femme est-il préparé?

CARLO.

Oui, Seigneur; j'attendois ce moment pour vous présenter les personnes dont j'ai eu l'honneur de vous parler, et qui demandent à s'attacher à votre service.

CORSANI.

C'est à ma femme à les agréer. Vous pouvez les amener. (*A Clotilde*). Vous, allez la prier de descendre. (*Carlo sort d'un côté, et Cotilde de l'autre*).

SCÈNE IV.

CORSANI, PETRUCI.

EST-IL bien vrai? Quoi! aucun de vous n'a parlé? ni toi, ni Carlo, ni Clotilde?

PETRUCI.

Je les ai observés l'un et l'autre, et je vous jure qu'aucun de nous. ......

CORSANI.

J'ai pourtant entendu distinctement, et toi?

PETRUCI *avec frayeur.*

Je ne suis ni visionnaire, ni superstitieux; mais je l'avouerai, ceci ne me paroît pas naturel.

CORSANI *d'un ton sec.*

Je te croyois moins crédule et plus courageux. Petruci, il n'est de miracles que pour les fourbes ou les sots, et je n'aime ni les uns ni les autres. — Voici Valérie ; songe à me seconder.

SCÈNE V.

CORSANI, PETRUCI, VALERIE, CLOTILDE.

CORSANI *à Valérie.*

PETRUCI a dû vous instruire, Madame, des soins continuels que je donne à la recherche de votre père. Des nouvelles que je viens de recevoir, m'annoncent qu'après quelque séjour en Italie, il est à la veille de passer en France. Mon dessein est de le joindre, de le ramener dans vos bras ; mais avant d'entreprendre ce voyage, j'ai besoin d'un titre qui autorise mes recherches....... Un titre que reclame ma tendresse ; que l'intérêt de votre père, celui de nos familles et votre propre honneur vous engagent à m'accorder........ En un mot, aujourd'hui votre époux, je pars demain. — J'attends votre réponse......

VALERIE.

Il n'est ni juste ni généreux, Seigneur, d'exiger que la récompense précède le service. Rendez-moi mon père, rendez-moi la liberté.........

CORSANI *vivement.*

Oui, je vous les rendrai ; mais pendant cette absence dont la durée est incertaine, quelqu'un doit me remplacer dans ce château, et ce ne peut être que mon épouse........ Acceptez ce titre ; tout est prêt, tout disposé ; vous régnerez ici en souveraine, et je m'engage à vous rendre aux embrassemens de votre père.

SCÈNE VI.

Les Précédens, CARLO, *suivi de plusieurs personnes parmi lesquelles est* OSCAR.

CORSANI.

(*A* Carlo.) APPROCHEZ. (*A Valérie.*) Voici quelques personnes dont j'ai cru à propos d'augmenter votre suite.

CARLO *les présente.*

Permettez, Madame.......

OSCAR *voyant Valérie.*

Dieux ! Valérie !.....

VALERIE.

Qu'entends-je ?..... Oscar !..... (*Elle fait un cri et tombe dans les bras de Clotilde*).

CORSANI *furieux.*

Oscar ! Oscar dans ces lieux !

OSCAR.

Lui-même. Le hasard me met en ta puissance.

CORSANI *tenant un poignard.*

Et tu périras..... (*Il fait un mouvement*).

VALERIE *revenue, se jette à genoux.*

Seigneur.......

CARLO *l'arrête.*

Il est sans armes.



CORSANI.

Petruci, qu'on le saisisse, qu'on l'enchaîne ? (*Petruci fait un mouvement.*)

CARLO *s'élance vers eux.*

Malheur à celui qui osera l'approcher ! Je le prends sous ma garde.

CORSANI.

Sous ta garde ! perfide ?

CARLO.

Je le serois si je devenois l'instrument et le complice d'un assassinat. Je lui ai accordé l'hospitalité. Je le défendrai au péril de ma vie.

CORSANI.

Contre ton maître.

CARLO *avec une noble fierté.*

Vous ne l'êtes plus ; dès ce moment je renonce à votre service ; je vous ai vendu mon tems et mes soins, mais j'ai gardé ma conscience ; écoutez : et moi aussi j'ai eu l'honneur de porter les armes. Vous êtes tous deux militaires ; si le ressentiment qui vous divise, est tel qu'aucun accord ne soit désormais possible, le sort des armes doit en décider. C'est combattre du moins et non pas assassiner.

OSCAR *l'embrasse avec transport.*

Brave homme, tu as lu dans mon cœur ! Corsani, tu l'entends, oses-tu l'accepter ?

CORSANI.

Je rougis seulement de m'être laissé prévenir.

OSCAR.

Cette réponse vous rend mon estime A quelle heure ? dans quel lieu ? Je vous laisse le choix des armes.

CORSANI.

Dans deux heures, à la porte du parc. L'épée est l'arme d'un militaire ; c'est la mienne.

OSCAR.

Il suffit.

CORSANI, *à Clotilde.*

Qu'on ramène Valérie dans son appartement ?

VALÉRIE, *avec fermeté.*

Avant de m'y rendre, je vous prends tous à témoin de la violence qu'on exerce ici sur moi. (*Montrant Oscar.*) Voici l'homme à qui j'ai donné ma foi. Voici celui (*montrant Corsani.*) qui m'a arraché du sein de mes parens. Commettre une pareille action, est d'un scélérat, la souffrir, d'un lâche ; et c'est de vous qui n'êtes ni l'un ni l'autre, que j'attends ma délivrance.

CORSANI, *avec un sang froid affecté.*

Montrez-moi le consentement de votre père, et je vous remets moi-même entre les bras de votre amant ; jusques-là, vous me permettrez d'user envers vous d'une autorité que m'a confié votre famille, et que votre conduite autant que l'absence de votre père a peut-être rendue nécessaire. (*A Clotilde.*) Clotilde, obéissez ?

VALÉRIE.

Quelle infamie ! (*Elle sort avec Clotilde*).

CORSANI *à Carlo.*

La fureur et la vengeance m'ont égaré un instant ; j'ai repris mes sens. J'approuve ta conduite, et te rends mon amitié et tes emplois.

CARLO *avec noblesse.*

Non, Seigneur ; ce moment m'a fait sentir trop vivement les désagrémens de la servitude, pour m'y exposer encore. J'ai une petite ferme : elle suffit à mes besoins. Le travail et l'indépendance, voilà désormais mon lot.

CORSANI.

N'importe ; je saurai reconnoître ta conduite. (*A Oscar.*) Vous, jouissez en attendant sous sa garde des droits de l'hospitalité qu'il vous a accordée. Je ne démentirai pas ses offres. Disposez, ordonnez ; je ne vous reconnoîtrai pour ennemi que sur le champ de bataille.

CARLO *touché.*

Seigneur, si vous avez perdu un serviteur, ce procédé généreux vous acquiert un ami, et l'amitié de Carlo ne peut qu'honorer; c'est celle d'un brave homme.

CORSANI *à Oscar.*

Vous pouvez disposer, Seigneur, du tems qui vous reste Je vais de mon côté donner les ordres que la prudence exige en pareil cas. — Dans deux heures à la porte du parc.

CARLO.

Vous m'y trouverez.

CORSANI.

J'ajoute une condition à notre traité : c'est que la mort de l'un ou de l'autre termine un combat dont Valérie est le prix.

OSCAR *revient.*

Vous m'avez deviné. (*Oscar et Carlo sortent*).

SCÈNE VII.

CORSANI, PETRUCI.

PETRUCI.

Tout ce que j'ai vu, m'étonne, me confond; Oscar échappé à toutes mes recherches! Oscar dans ce château!

CORSANI *pensif.*

Ma vengeance en est plus certaine.

PÈTRUCI.

Je connois votre courage, Seigneur, et quelles que soit dans de pareils combats la valeur et l'adresse de votre adversaire.....

CORSANI.

De quel combat veux-tu parler? Penses-tu que Corsani maître d'un héritage immense, comblé d'honneur et de richesses, veuille en effet commetre ses jours avec un échappé des cachots? Qu'il consente à remettre au caprice des armes et la possession de sa maîtresse, et le châtiment d'un rival, quand tous deux sont en sa puissance?

PETRUCI *étonné.*

Eh quoi!..... et votre dessein?.....

CORSANI.

Est plus hardi, plus profond qu'aucun de ceux que j'aie jamais formés. On croit Orsino en Italie. Le secret de son existence dans ce château n'est connu que de nous.

PETRUCI.

Eh bien?

CORSANI.

Que par un écrit de sa main, il renonce solemnellement à cet héritage, qu'il consente, qu'il ordonne même mon union avec Valérie...... ou qu'il meure.

PETRUCI *à part.*

Oh, le scélérat!

CORSANI *le fixe.*

Tu ne réponds point.

PÉTRUCI *indécis.*

J'entends; mais Valérie obéira-t-elle à cet ordre? Elle a vu Oscar.

CORSANI.

Elle l'a vu, mais pour la dernière fois. Ecoute: tu connois sans doute parmi mes vassaux Sébasti, le chef de ces montagnards intrépides, dont on peut avec de l'or acheter le courage et la discretion.....

UNE VOIX.

Encore un crime. (*Ils se regardent tous deux interdits*).

CORSANI *cachant son trouble.*

Que peux-tu craindre auprès de moi. (*Après une pause.*) Qui que tu sois, être fantastique ou réel, être infernal ou céleste, dont la voix me poursuit, et dont la présence se dérobe à mes regards, va dire à la puissance qui t'envoie, que mon ame est au-dessus de la crainte, au-dessus de tes menaces, que je périrai s'il le faut, mais que ma vengeance s'accomplira. (*Ils sortent.*)

ACTE III.

Le Théâtre représente l'intérieur d'un cachot. On y voit deux portes latérales dont l'une a droite du Spectateur est la porte d'entrée. Celle à gauche est censée conduire à un cachot contigu. Deux fenêtres petites et garnies de barreaux sont au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORSINO *assis auprès d'une ouverture qu'il a creusée d'un cachot à l'autre, un instrument à la main.*

Je croyois être libre et je n'ai fait que changer de cachot.... Que de tems, que de peines perdues...... et pour comble de malheurs,

je n'ai plus de force..... plus d'espérance. Déjà trois jours et trois nuits se sont passés, et Vincent ne vient point. Une faim dévorante, une soif qui me brûle, me consume..... et point de nourriture, pas une goutte d'eau. Seroit-ce là le genre de mort qui m'est destiné! O ma fille! ô Valerie! l'approche de ma destruction ne sauroit m'effrayer; mais te savoir dépouillée, abandonnée à des soins étrangers. Sans secours, sans autre appui que la pitié de tes parens. Voilà, voilà l'idée qui m'accable, me désespère. (*Il regarde par-tout.*) N'est-il en effet, plus de moyens d'échapper? Ces murs sont dégradés, ces barreaux rongés par la rouille ...... Encore quelques efforts et peut-être... Essayons.....— Impossible; ce fer me tombe des mains. — Une foiblesse mortelle..... (*Il écoute.*) On vient; on est à la porte. Ce sont sans doute mes provisions; rentrons. (*Il rentre par l'ouverture et la recouvre.*)

PETRUCI, *il entre et ferme la porte après lui.*

Je ne puis traverser ces corridors abandonnés; approcher de cette tour sans ressentir un trouble secret; un effroi involontaire.... Peut-être n'est-il plus vivant. Voyons. (*Il ouvre et appelle.*) Orsino?....

ORSINO *d'une voix foible.*

Est-ce vous, Vincent? Et mes provisions?

PETRUCI *embarrassé.*

Vincent n'existe plus; quant à vos provisions, elles sont prêtes.

ORSINO *vivement.*

Où sont-elles? où sont-elles? Depuis trois jours....

PETRUCI.

Je vais les apporter; mais on y met deux conditions.

ORSINO.

Des conditions aux besoins de la vie! Le barbare! Mais, parlez, que veut-il? qu'exige-t-il?

PETRUCI.

Une renonciation libre et absolue à tous droits et prétentions sur cette terre.

ORSINO.

Renoncer à l'héritage de mes pères ou mourir de faim! quelle horreur! et la seconde?....

PETRUCI.

Votre consentement à son union avec Valérie.

ORSINO *vivement.*

Avec Valérie! Corsani l'époux de ma fille!

PETRUCI.

Voici les deux actes, une plume et de l'encre. Je vais chercher les provisions et vous laisse y réfléchir. (*A part.*) Quel scélérat! et je suis forcé de le servir. (*Il sort*).

SCÈNE II.

ORSINO *seul.*

HOMME féroce, impitoyable! tu ne réussiras pas. J'aurois pu renoncer à mes droits, t'abandonner ma fortune, mon héritage; Mais te livrer, te sacrifier ma fille, la remettre au pouvoir d'un monstre qu'elle déteste, entre les bras du bourreau de son père, pour conserver un souffle de vie prêt à m'échapper. Non, mon courage surpassera, s'il se peut, ta férocité.

SCÈNE III.

ORSINO, PETRUCI.

PETRUCI.

VOICI vos provisions. Eh bien! Avez-vous signé? Quelle est votre réponse?

ORSINO.

Ma réponse. [*Il déchire les papiers.*] La voici: dis à ton maître que je sais mourir.

PETRUCI.

Si c'est là votre réponse; ma présence ici est inutile. Rentrez dans votre cachot.

ORSINO.

Sans aucune provision, après trois jours d'une horrible attente!

PETRUCI.

Vous venez vous-même de prononcer votre arrêt. Mon ordre est de les remporter.

ORSINO.

Et tu aurois le courage de l'exécuter? Tu aurois l'inhumanité de refuser aux instances, aux besoins de ton semblable, ce que tu accorderois à la pitié pour le plus vil des animaux?

PETRUCI.

Je ne puis, rentrez.

ORSINO.

Tu ne peux! —Tiens, Je me jette à tes pieds, regarde ces

yeux hâves, ce teint livide, inanimé. Depuis trois jours entiers aucune boisson n'a rafraîchi mes entrailles ; mon gosier est désséché, ma langue épaissie, ma poitrine brûlante.

PETRUCI *touché.*

Je ne puis, je n'ose ; il y va de ma vie.

ORSINO.

Je ne quitte pas tes genoux. Un peu d'eau seulement, un peu d'eau. Si tu savois ce que je souffre ! au nom de l'humanité ! au nom du ciel ! Il t'en récompensera.

PETRUCI *attendri.*

Infortuné ! Dieux ! quelqu'un vient ; c'est lui-même. Rentrez ; il ne manquera pas d'examiner les provisions. Je serois perdu ; rentrez ; je reviendrai dans un moment.

ORSINO *en rentrant.*

Hélas ! peut-être trop tard. [*Il se retourne.*] Que de remords tu te prépares !

SCÈNE IV.

PETRUCI *seul.*

is

QU'IL m'en a coûté de résister à ses larmes ! ma Corsani est inflexible. Il se croiroit trahi, et sa vengeance est implacable. N'importe, je reviendrai. Que de souffrances d'un côté, que d'inhumanité de l'autre. [*Il va pour sortir*].

SCÈNE V.

PETRUCI, CORSANI, SEBASTI, VEREZA, BENEDETTO ; *ces deux derniers portent Oscar évanoui et le posent à terre contre le mur.*

SEBASTI *à Corsani.*

ENFIN, le voici. Ce n'est pas un homme, Seigneur, c'est un lion. Si nous ne l'avions pas désarmé d'abord, il auroit écrasé toute ma troupe ; de chaque coup qu'il porte, il vous terrasse un homme. Vous aviez là un ennemi bien redoutable.

CORSANI.

Dites celui de l'état ; c'est le chef d'une bande d'assassins, échappé des prisons de Palerme, et qu'un ordre secret du magistrat m'engage à remettre entre les mains de la justice. Votre

ouvrage est fait? [*Il tire deux bourses.*] Voici pour le service, voici pour la discrétion.

SEBASTI.

Et les blessures de nos camarades ; il y en a quatre hors de combat et qui ne pourront me servir de long-tems. Vous ne les oublierez pas.

CORSANI *lui donne.*

Tenez. [*A Petruci.*] Toi, va les conduire ; tu prendras ce corridor sombre qui conduit à travers les ruines, à la porte du parc.

PETRUCI.

Il suffit.

CORSANI, *à Pétruci.*

Et Orsino ?

PETRUCI.

Dis à ton maître que je sais mourir. Voilà toute sa réponse.

CORSANI.

C'est assez [*Il leur fait signe de sortir.*] Sébasti ne vous éloignez pas du château. Je puis avoir besoin de vous.

SEBASTI.

Nous attendrons vos ordres. [*Ils sortent*].

SCÈNE VI.

CORSANI, *seul.*

Il sait mourir, dit-il, eh bien! il mourra. [*Il regarde Oscar évanoui*]. Le voilà donc cet ennemi superbe, ce rival audacieux. Mais ce n'est pas assez pour ma vengeance. Qu'il sache pour son supplice que sa vie ne dépend que d'un ordre de ma bouche, que son sort et celui de sa maîtresse est également entre les mains de son rival. [*Il tire un papier de sa poche et le pose à terre devant Oscar*]. Voici ton arrêt. [*Il sort*].

SCÈNE VII.

OSCAR *revenu, et peu après* ORSINO.

OSCAR.

Où suis-je? —Dans un cachot. — Est-ce un songe?— Je ne me trompe pas. Les scélérats! Quel est ce papier ? Lisons. [*Il lit.*]
» Voilà de qu'elle manière Corsani se venge d'un rival aussi
» méprisable. Apprends que ce cachot te servira de tombeau,

» et que dès ce soir Valerie passe dans les bras de ton rival. » Dieux ! c'est par lui qu'ils étoient apostés. O le monstre ! [*Orsino sort de l'ouverture. Oscar l'apperçoit et continue*]. Que vois-je ? Qui se traîne vers moi ? Est-ce un assassin, ou un compagnon d'infortune ?

ORSINO *à genoux.*

Qui que vous soyez, ayez pitié d'un malheureux.....

OSCAR.

Qui êtes-vous ? Que demandez-vous de moi ?

ORSINO *toujours à genoux.*

Depuis trois jours, aucune nourriture, aucune boisson !..... un peu d'eau ! un peu d'eau ! je me meurs ! [*Il tombe étendu sur la terre*].

OSCAR *l'appuie contre le mur, et cherche.*

De l'eau, de l'eau, je n'en ai pas, je n'en vois pas. Si mon sang pouvoit te désaltérer. [*Il apperçoit un vase*]. Ciel ! un vase. [*Il regarde et avec transport*]. En voici, en voici.

ORSINO.

Dieu ! dieu ! je te remercie. [*Il se relève à genoux et boit*]. Vous me rendez la vie. (*Il boit*). Depuis trois jours mortels... Je me sens renaître.

OSCAR.

Modérez-vous.

ORSINO.

Ah ! généreux inconnu ! que ne vous dois-je pas ? Mais vous avez prononcé les noms de Corsani, de Valérie. Puis-je savoir...

OSCAR.

Corsani est le maître de ce château et mon rival. Un combat à mort devoit se livrer entre nous. L'heure et le lieu étoient indiqués. Je m'y rends. Au lieu d'y trouver Corsani, sept à huit assassins fondent sur moi, me désarment, et après une défense vigoureuse, mais inutile, me traînent dans ce cachot ; tenez, lisez, voici le sort qu'on me prépare. (*Il lui donne le papier laissé par Corsani*).

ORSINO *lit.*

» Ce cachot est ton tombeau, et dès ce soir Valérie doit » passer dans mes bras ». Valérie ! Valérie dans ses bras !...

OSCAR.

La connoîtriez-vous ?

ORSINO.

Celui que vous voyez devant vous est son père.

OSCAR *étonné.*

Vous, son père! vous Orsino qu'on croit en Italie!

ORSINO.

C'est une ruse de Corsani; le traître m'a fait enlever et plonger dans ce cachot pour écarter un adversaire dont les droits sont certains, et justifier, par ma fuite supposée, la possession d'un héritage qu'il usurpe; mais que m'importe cet héritage? C'est ma fille qu'il faut arracher à ce monstre. Vous avez sauvé le père, sauvez la fille, et mettez le comble à vos bienfaits.

OSCAR.

Comment? par quels moyens?

ORSINO.

Voici un fer que j'ai trouvé dans mon cachot. Il m'a servi à creuser cette ouverture, il peut nous servir encore. Ces murs sont vieux, ces barreaux ébranlés. (*Il lui donne le fer*).

OSCAR.

Donnez, donnez; nous sommes libres. [*Il se prépare à rompre les barreaux d'une fenêtre, tandis que Carlo se fait voir à l'autre*].

SCÈNE VIII.

Les precédens, CARLO *en dehors.*

CARLO *à demi-voix.*

OSCAR? Oscar? est-ce vous?

OSCAR.

Qu'entends-je? on m'appelle. [*Il regarde*].

CARLO.

Est-ce vous, Oscar?

OSCAR.

Moi-même, qui êtes-vous? que venez-vous m'annoncer? (*Il reconnoît Carlo.*) Dieux! c'est lui-même, c'est le brave Carlo. Mais comment sais-tu?.....

CARLO.

Je vous dirai tout. Tenez, prenez, voici de quoi scier ces barreaux. Une échelle de corde est toute prête; depêchez-vous; travaillez, ou Valérie est perdue pour vous. [*Il lui passe des instrumens*].

OSCAR *les reçoit.*

Valérie perdue pour moi. [*Il travaille avec ardeur*]

ORSINO.

Courage, mon fils! courage. [*Il se jette à genoux*]. Dieu! bénissez notre entreprise.

CARLO *travaille en dehors.*

Voilà une pierre qui s'ébranle. [*Elle tombe*].

ORSINO.

Courage! c'est Valérie, c'est ton épouse que tu vas délivrer

OSCAR.

Cette promesse me rend tout possible. Encore, encore. [*Il arrache un barreau, des pierres tombent*].

CARLO *en dehors.*

Bon! forcez ce second baarreau.

OSCAR.

Le voici. Peut-on passer?

CARLO.

Oui, ne perdez pas de tems. Venez, sortez; non, non, restez; quelqu'un rôde dans les bâtimens; on nous verroit descendre.

OSCAR.

On peut vous appercevoir; entrez.

CARLO *entre.*

Aussi bien la nuit n'est pas encore assez sombre; attendons un peu. [*Il entre et voit Orsino*]. Que vois-je?

OSCAR.

Quoi! tu ne reconnois pas Orsino?

CARLO.

Orsino, mon ancien maître! vous dans ce cachot!

ORSINO.

Oui, mon fidèle Carlo, dans ce cachot, condamné à livrer ma fille, ou à mourir de faim.

CARLO.

O l'abominable scélérat!

OSCAR.

Mais comment as-tu découvert?.....

CARLO.

Quelques mots échappés à Corsani, m'avoient inspiré de la défiance. Je me rendis secrètement sur le champ de bataille, où je vis bientôt les assassins qui y étoient appostés, fondre sur vous et vous entraîner vers le château. Seul et hors d'état de vous arracher de leurs mains, je les suivis à quelque distance

jusqu'au pied de cette tour. L'amitié m'a suggéré le reste. Dieux ! on vient ; c'est Corsani, sans doute.

OSCAR.

Eh bien ! armons-nous de ces instrumens, qu'il périsse le scélérat ! [*Ils s'arment et se cachent près de la porte*].

SCÈNE IX.

Les Précédens, PETRUCI.

CARLO *en saisissant Pétruci qui entre.*

C'est Petruci, son confident, son complice.

OSCAR.

Que viens-tu faire ici, misérable ?

PETRUCI.

Apporter des provisions à ce prisonnier. (*Il montre Orsino.*) Mais n'y touchez pas. Je les tiens de Corsani, et les soupçonne empoisonnées !

ORSINO.

Oh ! le monstre !

CARLO.

Quoi ! tu es l'ami de ce scélérat, et le crime t'effraie !

PETRUCI.

Il a été mon maître, mais je ne fus jamais son ami.

CARLO.

Si tu dis vrai, remets-nous les clefs de ce cachot.

PETRUCI.

Les voici, au péril de ma vie ; mais elles ne peuvent vous servir. Deux sentinelles sont à la porte de la tour ; deux autres à l'entrée de la galerie. Le moindre coup de sifflet, et toute la troupe de Sébasti est sur vos traces.

CARLO.

Il a raison. — Il me vient une idée. Le château étant occupé par cette bande de scélérats, il sera bien difficile, sinon impossible ; d'échapper à leurs regards : d'ailleurs, cette échelle ne nous conduit que jusques sur la plateforme des bâtimens du nord. Un secours quelconque nous est donc nécessaire, et c'est toi qui peux nous le procurer. (*A Petruci.*) Regarde, voici Orsino, le vrai, le légitime héritier de ce château ; voici l'époux futur de Valérie. Maintenant si tu connois le prix d'une bonne action, cours à ma ferme ; prends mon meilleur cheval,

et bride abattue à Palerme. Deux heures te suffiront : va instruire la famille d'Orsino, de sa retraite et de celle de Valérie ; crève-le s'il le faut, mais ne perds point de temps. — Va, cours, vole et reviens.

PETRUCI.

Comptez sur moi. — J'entends la voix de Corsani : il vient ; sauvez-vous, ou nous sommes tous perdus. (*Ils sortent par la fenêtre*).

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, CORSANI, *au dehors appelle.*

CORSANI

Petruci !.... Petruci !

PETRUCI.

Est-ce vous, Seigneur ?.....

CORSANI.

Moi-même, ouvre.

PETRUCI, *à demi voix, à Carlo qui sort le dernier.*

Cachez-vous dans les bâtimens. — Du côté de la chapelle ; c'est le lieu le plus isolé. (*Haut.*) Ces serrures sont d'une difficulté ..... (*Voyant qu'ils sont tous sortis, il ouvre*).

CORSANI.

Hé bien, où sont les prisonniers ?

PETRUCI.

Vous m'en voyez encore tout stupéfait. J'ai cherché par-tout.

CORSANI.

Tu as cherché par-tout ? Se seroient-il échappés ? Tu m'en réponds sur ta tête. Et ce second cachot ?....

PETRUCI.

J'y ai regardé. Voyez vous-même.

CORSANI *regarde.*

Personne ! personne. (*D'un ton menaçant.*) Petruci, je n'ai confié les clefs qu'à toi. — Cette évasion, — Songe que ce cachot deviendra ta demeure, si la moindre intelligence existe entre vous.

PETRUCI.

Je le serois donc aussi avec les factionnaires placés au bout du corridor, et au pied de la tour. Seigneur, je ne réponds que de la porte.

CORSANI.

Que vois-je ? des pierres, des barreaux brisés ? — C'est par-là qu'ils se sont échappés. — Par-là. (*Il regarde par la fenêtre.*) Les voilà ! les voilà ! Carlo est avec eux ; le traître ! (*Il donne un coup de sifflet, on lui répond par plusieurs autres.*) Je cours sur leurs traces, toi, fais mettre tous mes gens sur pied, des factionnaires à toutes les issues du château. Malheur à qui n'obéira pas à mes ordres. (*Il sort précitamment.*)

PETRUCI *le suit des yeux.*

Tigre ! n'attends plus rien de moi. Ils sont sauvés ; moi, je cours à Palerme solliciter le châtiment d'un scélérat que j'ai servi trop long - tems, et réparer, s'il se peut, ma faute, en travaillant à la délivrance d'une famille injustement opprimée.

ACTE IV.

Le Théâtre représente du côté gauche du spectateur un édifice à moitié écroulé qui laisse voir l'entrée d'une galerie, des décombres sont épars cà et là. A droite au fond est une croix entourée de pierres. Tout annonce que ce lieu est solitaire et inhabité depuis longues années.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORSINO, OSCAR, CARLO.

(Les deux premiers sont sur la platte-forme du bâtiment à gauche. Carlo descend par l'échelle de corde. Quand il est en bas, il leur fait signe de la main et à demi-voix.)

CARLO.

Restez. Je viendrai vous avertir quand vous pourrez descendre. (*Il s'avance et examine avec inquiétude.*) Les coups de sifflets m'annoncent qu'on s'est apperçu de notre évasion...... qu'on est à notre poursuite. — Cependant tout est tranquille.... un silence profond...... Aucun être vivant...... Voici quelqu'un : cachons-nous. (*Il se cache derrière des ruines.*)

SCÈNE II.

CORSANI *suivi de* SEBASTI, VEREZA, BENEDETTO, *et plusieurs autres domestiques,* OSCAR etc. *cachés.*

CORSANI.

Vous, Sebasti, veillez avec vos gens sur cette partie du château. Parcourez les corridors, les souterains ; moi, je vais placer des sentinelles et visiter les appartemens du midi.

SEBASTI.

Comment les reconnoître de nuit et sans flambeaux ? Quel est le mot d'ordre ?

CORSANI.

Constance et Valérie.

SEBASTI.

Constance et Valérie. Il suffit.

CORSANI.

Point de fausse pitié. Vous m'en répondez sur vos têtes.

SEBASTI.

S'ils n'ont pas quitté le château, je promets de vous les livrer, et je tiendrai parole. (*Corsani va du côté droit du spectateur, et passe avec ses domestiques près de Carlo qui est caché.*)

SCÈNE III.

SEBASTI, VEREZA, BENEDETTO, et autres.

SEBASTI.

DISPERSEZ-VOUS dans l'intérieur de ce bâtiment, moi je vais parcourir ces ruines. [*Ses gens entrent dans le bâtiment; Sebasti se promène seul dans les ruines; il apperçoit Carlo et le saisit.*] Qui es-tu? que fais-tu ici? Réponds.

CARLO.

J'appartiens à Corsani, et suis à la recherche des prisonniers évadés.

SEBASTI *le fixe et lui met un pistolet sur la poitrine.*

Je ne remets pas ta figure. Le mot d'ordre

CARLO.

Constance.

SEBASTI.

Et Valérie. — Eh bien, tu n'as rien apperçu?

CARLO (*avec un effroi affecté*).

Rien. Je les crois réfugiés dans les bâtimens du midi. Qui seroit assez téméraire pour se risquer dans ceux du nord? Des fantômes horribles, des spectres effrayans en ont pris possession.

SEBASTI.

Des spectres, des fantômes. Tu crois donc aussi à ces sotises-là? Pauvre garçon, tu ne feras pas fortune chez Corsani, il n'aime pas les gens de ta trempe. Chut. J'entends quelque chose.

CARLO.

C'est le vent sans doute. (*On voit dans le fond Oscar et Orsino descendre par l'échelle de corde. Carlo cherche à détourner les yeux et l'attention de Sébasti, et leur fait signe de rester.*)

SEBASTI.

Non, non. J'entends parler à demi-voix.

CARLO.

Ce sont probablement des nôtres......

SEBASTI (*les apperçoit*).

Silence! ce sont eux. Les voici qui descendent; laissons-les approcher. Tu en saisiras un; je me charge de l'autre, puis un coup de sifflet: entends tu? (*Ils se cachent derrière les ruines. Carlo tout-à-coup saisit le bras de Sébasti et lui met un pistolet sur la gorge.*)

CARLO.

Si tu dis un mot, je te tue.

SEBASTI *étonné.*

Que fais tu?

CARLO.

Si tu bouges, tu es mort.

SEBASTI.

Traitre! oses-tu?

CARLO.

Point de cri, point de geste; bas les armes.

SEBASTI.

C'en est trop.

CARLO.

Sur-le-champ, scélérat, bas les armes.

SEBASTI.

Jamais.

CARLO.

Pour la dernière fois, bas les armes, ou c'est fait de ta vie.

SEBASTI.

Les voici. (*Il les dépose sur une pierre.*) Eh bien?

CARLO.

(*Il tient d'une main Sébasti en respect et fait signe à Orsino et à Oscar.*)
Approchez.

SCÈNE IV.

Les précédens, OSCAR, ORSINO.

OSCAR.

Est-ce toi, Carlo?

CARLO, *sans perdre de vue Sébasti.*

Moi-même. On est à votre poursuite; tous les gens de Corsani sont sur vos traces. Emparez-vous de ces armes. (*Ils les prennent.*) Ce sont celles de ce brave homme qui s'intéresse à vous.

ORSINO.

Cet acte de générosité ne restera pas sans récompense.

CARLO.

Je m'en charge. (*Bas à Orsino et à Oscar.*) Vous, gagnez les souterrains, tachez de pénétrer jusqu'à la chapelle, c'est l'endroit le plus reculé du bâtiment. Je viendrai vous y trouver; n'oubliez pas le mot d'ordre, c'est Constance et Valérie.

OSCAR.

Constance et Valérie. Ah! comment reconnoître !.....

CARLO.

Point de remercîmens. On peut nous surprendre; fuyez, fuyez. Sauvez-vous, et je serai payé. (*Ils entrent dans la galerie.*)

SCÈNE V.

SEBASTI, CARLO.

SEBASTI.

Quoi! tu me laisses sans armes?

CARLO.

Tu n'en as pas besoin. Ecoute : je te connais, Sebasti. Je sais le métier que tu fais, et tu n'ignores pas le sort que tôt ou tard la justice prépare à tes pareils. Déjà le magistrat est instruit de l'attentat commis par toi et tes gens, sur le plus jeune de ces deux prisonniers.....

SEBASTI.

Un criminel échappé des prisons de Palerme.

CARLO.

C'est une imposture inventée par Corsani. Mais réponds : Quel est le prix du service que tu lui rends?

SEBASTI.

Le prix? vingt-cinq ducats.

CARLO.

Vingt-cinq ducats pour une action qui peut te valoir la corde. Eh bien! je t'en promets cinquante pour un trait qui te vaudra l'estime de tous les braves gens, si tu favorises la fuite de ces prisonniers. Mon nom est Carlo, ma demeure à la ferme qui avoisine le parc, tu peux t'y présenter dès la pointe du jour, et je te les compterai; autrement, le magistrat de Palerme aura de tes nouvelles.

SEBASTI.

Comment répondre de mes gens? ils ne sont point dans le secret.

CARLO.

C'est à toi de les instruire. Une récompense, ou....... tu m'entends; je te laisse le choix. Adieu (*Il sort sur les traces d'Oscar et d'Orsino.*)

SCÈNE VI.

SEBASTI, *et peu après* VEREZA et BENEDETTO.

SEBASTI *seul et pensif.*

CINQUANTE ducats! c'est le double. — Comme il m'a surpris, désarmé; comme un enfant. — Après cela, puis-je me fier à lui? Le magistrat est instruit, dit-il, de notre aventure de ce matin. S'il pensoit à me livrer! (*On entend un coup de sifflet, on y répond.*) Qu'est-ce? Se seroient-ils rencontrés avec mes gens? (*Vereza et Benedetto accourent effrayés.*) Eh bien, qu'y a t'il?

VEREZA *tout troublé.*

Ce qu'il y a! Tout l'enfer est dans ce château. Nous étions, mon camarade et moi, postés à l'entrée du souterrain. Un bruit éloigné nous frappe. Je demande le mot d'ordre, on y répond. Cependant on s'approche en silence. Je crains quelque surprise et m'avance dans l'ombre, le corps tendu, le bras allongé; tout-à-coup mon arme m'est arrachée, une main froide et glacée me renverse à terre. J'appelle Benedetto, il accourt; mais du même coup il est jeté à dix pas de moi. Je me relevois effrayé, quand une lueur sombre et tremblante vint éclairer ce souterrain. Je regarde .... Un spectre effroyable sous la figure d'une femme, les yeux creux et hagards, les cheveux hérissés, une lampe à la main et couverte dun voile

noir, se présente à quelque distance; il marche vers nous; l'effroi me gagne, je m'enfuis, et plus mort que vif, je viens donner à tous les diables qui habitent ce château, et son maître, et la commission dont il nous a chargés.

SEBASTI.

Quoi! vous êtes assez crédules.......

BENEDETTO.

Crédules! quand on a vu, entendu, senti! (Ici le spectre, tel qu'il a été décrit par Véreza, sort de la galerie du nord, traverse les ruines et s'approche du pié-d'estal de la croix qui est au fond. Il soulève une première dalle, en retire un petit coffret qu'il dépose au pied de la croix) *Benedetto continue.* Tenez, le voici qui traverse ces ruines. Ecartons-nous. (Ils se placent de côté pénétrés d'effroi.)

SCÈNE VII.

Les précédens, CORSANI *suivi de plusieurs domestiques.*

CORSANI.

Eh bien, les avez-vous trouvés? sont-ils pris? Que signifie ce silence, cette frayeur; vous êtes désarmés!

SEBASTI.

Des armes comme les nôtres ne peuvent rien sur les êtres qui habitent ces souterrains. Reprenez votre commission, je renonce à la récompense.

CORSANI.

Que veux-tu dire?

VEREZA.

Que nous sommes accoutumés à combattre des hommes et non pas des spectres.

CORSANI *avec mépris.*

Des spectres! c'est votre lâcheté qui les crée. Où sont-ils ces spectres? (En ce moment le spectre traverse le fond du théâtre pour renter dans le souterrein.

BENEDETTO.

Regardez. [*Tous les gens de Corsani reculent épouvantés*].

CORSANI *cachant son trouble* [*à part.*]

Ce n'est pas un songe; Je l'ai vu, vu de mes yeux. Allons, quoi qu'il puisse arriver, je marche sur ses pas; je veux approfondir ce terrible mystère. (*A ses gens.*) Suivez-moi; (*tous font un mouvement de frayeur*). Quoi! aucun de vous n'a le

courage de m'accompagner. Eh bien, misérables! j'irai tout seul, dût-il me conduire aux enfers, je l'y suivrai; mais malheur à vous, malheur aux lâches qui auront abandonné leur maître! (Il arrache le flambeau de la main d'un de ses domestiques, et, armé de son sabre, il pénètre dans la galerie où le spectre est entré. On le suit des yeux avec inquiétude et effroi.)

BENEDETTO.

Il est entré.

VEREZA.

Il est entré. (*Aux gens de Corsani*). Votre maître a du courage; mais le courage ne sert à rien contre de pareils ennemis.

SÈBASTI.

Ecoutez; il me semble entendre du bruit dans l'éloignement [*On écoute.*]

VEREZA.

Des cris étouffés et répétés par les échos du souterrain....

BENEDETTO.

C'est un cliquetis d'armes.

VEREZA.

Ils en sont aux mains; malheur à lui!

BENEDETTO.

Malheur à lui!

TOUS.

Malheur à lui!

SCÈNE VIII.

Les Précédens, CORSANI, *l'air égaré et dans le plus grand désordre, sort précipitamment du souterrain.*

CORSANI.

MON flambeau éteint, mon arme brisée, mon ennemi disparu... Je m'y perds. Un frisson secret, une terreur inconnue me pénètrent malgré moi. (*A ses gens.*) Que faites-vous là? éloignez-vous. (*Ils se retirent dans le fond*). Cette voix qui me poursuit, ce spectre qui disparoît au moment où j'allois l'atteindre. [*Après un silence, avec trouble*]. Quand il en sera tems, je me ferai connoître; voilà ses paroles. Est-ce une menace, un avertissement? ou existeroit-il en effet de ces puissances surnatuelles, inexplicables, qu'admet le préjugé du vulgaire, et que rejette loin de lui l'homme doué d'un esprit fort. [*Il reste pensif*].

SEBASTI.

Le seigneur Corsani a-t-il encore besoin de nos services.

CORSANI.

Vous êtes des lâches. Je n'attends plus rien de vous.

SEBASTI.

Des lâches! Je n'en ai point dans ma troupe. Donnez-nous des hommes à combatre, et vous verrez qui nous sommes.

SCÈNE IX.

Les Précédens, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Seigneur.......

CORSANI *durement.*

Que voulez-vous?

CLOTILDE.

Valérie.....

CORSANI.

Eh bien? Valérie....

CLOTILDE.

Elle a disparu.

CORSANI *furieux.*

Valérie disparue! Mort et malédiction sur tout ce qui m'environne! Clotilde, malheur à vous, si je la perds! Sébasti, j'accepte tes offres! j'implore tes services! mon sort est dans tes mains. Appelle, rassemble toute ta troupe, qu'elle visite, qu'elle parcoure de nouveau toutes les parties du château. Demande, exige, toute ma fortune est à toi, si tu me rends Valérie. [*A ses gens*]. Vous, faites hausser les ponts, doubler les postes, et garder toutes les issues. Vous savez ce que je puis, vous savez ce que j'ose: Craignez tout, ou des récompenses magnifiques, ou d'effroyables châtimens. [*Ils sortent tous précipitamment.*]

ACTE V.

Le théâtre représente un Salon spacieux dans le genre gothique avec deux croisées dans le fond.

(Ce Salon peut au besoin être le même que celui du premier et du deuxieme acte; mais étant absolument abandonné, il ne doit contenir aucun meuble.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLOTILDE, *une lanterne à la main.*

PERSONNE! personne!.... Je cherche, j'appelle en vain. (*Elle va à la porte, et appelle à demi voix.*) Valérie! Valérie! Point de réponse. Elle se sera égarée dans ces souterrains. Pourquoi aussi ne pas me confier son dessein, je l'aurois accompagnée au péril de ma vie. Ah! puisse-t-elle être échappée, et j'oublierai sans peine les dangers où sa fuite m'expose. On vient. (*Elle va à la porte.*)

SCÈNE II.

CLOTILDE, CARLO, *le sabre à la main, et portant de l'autre bras Valérie à demi évanouie.*

CLOTILDE.

QUOI! c'est vous Carlo? Dieux! Valérie!

CARLO.

La frayeur lui a ôté l'usage des sens.

CLOTILDE.

Ah! ma chère, ma pauvre maîtresse! — Mais par quel hasard? ....

CARLO.

Je suivois ce long corridor qui conduit à la chapelle. Tout-à-coup mon pied est arrêté; j'y porte la main : c'étoit elle étendue, sans connoissance. Vous appeliez alors; je reconnois votre votre voix, elle me guide, et je suis assez heureux pour la remettre en vos bras.

VALÉRIE, *revenue.*

Ah! cher Carlo! chere Clotilde! Eh! mon père! Oscar! — Ils sont libres, dit-on? Où sont-ils? où sont-ils?

CARLO.

A la chapelle du nord, où j'allois les joindre.

VALÉRIE.

Que je les voie, que je leur parle : au nom du ciel, conduisez-moi vers eux.

CARLO.

Le trajet est long, Madame. On peut nous apercevoir, nous poursuivre ; mais n'importe, je suis prêt.

VALÉRIE.

Homme généreux, que de dangers vous courez pour moi !

CARLO.

Quel mérite y auroit-il, sans cela, à rendre service ?

VALÉRIE.

Et croyez-vous que nous y serons à l'abri des recherches de Corsani ?

CARLO.

J'ignore s'il aura le courage une seconde fois de pénétrer dans ces souterrains : ce qui lui est arrivé.

VALÉRIE.

Hé bien ?

CARLO.

Je marchois, dans le silence et l'ombre, sur les traces d'Orsino et d'Oscar. Un homme me suit; c'est Corsani lui-même. La violence du coup qu'il me porte éteint son flambeau, et fait briser contre le mur le fer dont il est armé. J'étois maître de sa vie ; mais je respecte celle de mon semblable, fût-il même un méchant, parce qu'il peut se repentir. — Allons, les momens sont chers ; suivez-moi toutes deux à quelque distance en cas d'attaque : au moindre bruit, retournez sur vos pas. Partons. (*Au moment où ils veulent sortir, une pierre lancée à travers les vitres, vient tomber à leurs pieds.*) Que signifie ceci ? Une pierre ; un billet y est attachée. — Il est écrit au crayon. Lisons. (*Il s'approche de la lampe de Clotilde, il lit.*) « J'arrive de Palerme. L'indignation » contre Corsani est à son comble : le sénat, instruit de tous » ses crimes, vient de le mettre en jugement. Une force armée » doit me suivre pour arracher les prisonniers de ses mains : » mais ce secours peut arriver trop tard, et le courage vous » est plus que jamais nécessaire. Voici près d'une heure que je » rode dans les environs de ce bâtiment ; j'ai reconnu votre » voix, et toutes les issues étant gardées, je n'ai trouvé que ce

» moyen de vous instruire de mon message, et de recevoir
» vos ordres.

» *P. S.* J'apprends à l'instant que le sort le plus affreux vous » est réservé, ainsi qu'aux prisonniers qu'on poursuit. Toute » la troupe de Sébasti est sur pied, et s'apprête à commencer » ses recherches par la chapelle du nord. *Signé* PÉTRUCI».

CARLO, *effrayé.*

Par la chapelle du nord!... Ciel! courons.

VALÉRIE.

Dieu puissant, sauvez-les!

CARLO, *à Clotilde.*

Ayez soin de Valérie. Moi, je cours à la chapelle chercher nos camarades, ou périr avec eux. (*A Valérie*). Ne vous livrez pas au désespoir: on nous promet du secours, et en attendant nous avons pour nous le courage et la conscience. (*Il sort.*)

SCENE III.

CLOTILDE, VALÉRIE.

VALÉRIE.

AH, Clotilde! mon père, Oscar.... Ils vont tous périr.....

CLOTILDE.

Écartez cette horrible idée..... Vous allez les revoir..... Carlo va les ramener.

VALÉRIE.

Et s'ils étoient découverts.... attaqués.... que pourroient-ils contre cette bande d'assassins...... Et nous-mêmes, que deviendrions-nous? Nul moyen d'échapper.... aucun..... Ces fenêtres..... (*Elle court à la fenêtre et regarde.*) Dieu! toute la cour est pleine de gens armés!..... Des épées.... des flambeaux..... On s'empresse, on se heurte, on entre...... C'en est fait, on va nous découvrir...... Nous sommes perdues..... perdues sans ressources.

CLOTILDE.

Ne nous désespérons pas. On ne peut parvenir jusqu'à nous que par une quantité de passages et de détours qu'ils ne connoissent peut-être pas. Puis n'est-il pas un Dieu protecteur de l'innocence!

UNE VOIX.

Et vengeur des crimes!
(*Les deux femmes se jettent dans les bras l'une de l'autre*).

VALÉRIE, *effrayée.*

Quelle est cette voix? On nous écoute! Nous ne sommes pas seules!

CLOTILDE.

Nos cœurs sont purs, abandonnons-nous à la Providence. Ecoutez. (*Elle va à la porte.*) J'entends du bruit. Quelqu'un approche, c'est Carlo sans doute. (*Elle écoute un moment puis revient effrayée.*) Dieu! ce sont les gens de Sébasti! C'est maintenant, ma chère maîtresse, qu'il faut avoir du courage ... Ne nous trahissons pas... Eteignons cette lampe... Le plus plus grand silence. (*Elle éteint la lampe.*)

VALÉRIE.

Dieu juste! seul soutien, seul appui du malheureux, ne nous abandonne pas. (*Elles se mettent à genoux dans le fond derrière une colonne, les mains étendues vers le ciel.*)

SCÈNE IV.

CLOTILDE et VALÉRIE *à genoux dans l'endroit le plus reculé;* VEREZA, BENEDETTO, *le sabre en main, entrent dans le plus grand silence, parcourent le théâtre, écoutent et font la conversation par intervalle.*

VERÉZA, *après un silence.*

RIEN.... rien.... Le plus profond silence... Où diable peuvent-ils être nichés? Ces corridors sont d'une longueur! Ces souterrains d'une humidité!

BENEDETTO.

Je crois que tout le château est miné et contreminé.... Sais-tu bien que cette retraite seroit excellente..... si le magistrat de Palerme venoit à se brouiller avec nous?

VEREZA.

Oui, sans doute; mais pour y faire des recherches, la nuit et sans flambeaux.... l'expédition est assez singulière.

BENEDETTO.

Il est vrai que la lumière nous trahiroit. Mais enfin ils sont

armés comme nous, et dans les ténèbres le hasard fait plus que le courage.... Puis, ce qui nous est arrivé, ce que nous avons vu n'est pas propre à rassurer.

VEREZA.

Cette femme avec son voile et sa lampe?.... N'en parlons plus.... J'en suis encore tout ému. — Chut.... chut.... J'ai cru entendre soupirer. (*Ils écoutent, et parcourent l'appartement.*)

BENEDETTO.

Ce n'est rien. (*Reprenant la conversation.*) Il faut que le traité soit bien avantageux, car Sebasti lui-même avoit renoncé à la commission.

VEREZA.

Cent ducats pour chaque prisonnier, et le double pour la jeune personne.

BENEDETTO.

Un friand morceau, ma foi! Mais s'ils ont gagné au pied?...

VEREZA.

Tant pis pour nous, et tant mieux pour eux. Corsani est dans une fureur.... Va, le soleil ne les incommodera plus; le cachot qu'il leur destine est à plus de vingt pieds sous terre. — Silence! Cette fois, je ne me trompe pas.... N'as-tu pas entendu toi-même... un soupir.... un gémissement sourd?... (*Ils écoutent et cherchent.*)

BENEDETTO.

C'est le vent, te dis-je..... Ce que c'est pourtant que la justice. On nous poursuit, nous autres qui ne cherchons qu'à gagner notre vie tout doucement; et ce Corsani, parce qu'il a un nom et de la fortune....

VEREZA.

Bon! ces gens-là n'ont-ils pas un privilége? Mais voici la cour qui s'éclaire. (*Il va à la fenêtre, et passe tout auprès de Valérie et de Clotilde.*) Ce sont nos camarades. Sans doute ils ont fait quelque prise. Allons les joindre. (*Ils sortent.*)

SCENE V.

CLOTILDE, VALÉRIE.

CLOTILDE.

ILS sont partis,..... ils sont partis..... Rendons grâces au Ciel !

VALÉRIE.

Quelle horrible agonie !.... Carlo ne revient pas. On les aura découverts.... Peut-être ils ne sont plus.... Ah ! s'ils existent encore, Dieu juste ! Dieu tout-puissant ! protège-les.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS; CARLO, ORSINO, OSCAR *accourant.*

CARLO.

LES voici, les voici ! Valérie, où êtes-vous ? Voici votre père.

VALÉRIE.

Mon père !

ORSINO.

Má fille ! voici Oscar, mon libérateur.

OSCAR.

Qu'il est affreux, le moment qui me réunit à tout ce que j'ai de plus cher !

CARLO, *resté à la porte.*

J'aperçois de la lumière au fond de la galerie. Nous sommes découverts, on marche sur nos traces. Songeons à nous mettre en état de défense.

ORSINO.

Ma fille, voici l'instant de nous armer de courage. Oscar, les momens sont chers : quelle que soit l'issue de cet événement, Valérie est à toi. Embrasse ton épouse, embrasse ton père.

OSCAR.

Ah ! mon père..... mon épouse.... Et ce brave homme qui veut partager nos périls.....

CARLO.

Vous en feriez autant à ma place. Pourquoi serois-je moins généreux que vous? Embrassons-nous tous. (*Ils s'embrassent.*) Maintenant combattons en amis, en frères.

OSCAR.

Le cachot ou la mort, voilà ce qui nous est réservé. Pour des gens de cœur, le choix n'est pas difficile.

(*On entend du bruit dans l'éloignement.*)

VALÉRIE.

Ils viennent.... Mon père.... Oscar.... adieu.... adieu pour toujours. (*Elle tombe dans les bras de Clotilde.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS; CORSANI, SEBASTI, VEREZA *au dehors.*

CORSANI, *en dehors.*

Les voici. Sebasti, Vereza, approchez, des flambeaux.... (*L'extérieur est éclairé, une sombre lueur pénètre dans l'appartement.*)

OSCAR.

Courage, amis; sauvons Valérie, ou vendons cher notre vie.

CORSANI, *en dehors.*

Rendez-vous, ou vous êtes morts.

OSCAR.

Lâche! viens nous prendre.

CORSANI, *aux siens.*

Enfoncez la porte..... Des échelles aux fenêtres.

(*On frappe à coups redoublés à la porte, qui se brise; Carlo et Oscar la tiennent fermée.*)

VALÉRIE.

Dieux! je me meurs. (*Elle tombe étendue à terre.*)

ORSINO *court à elle.*

Ma fille.... ma fille!

(*Pendant qu'Orsino relève Valérie, Corsani, suivi de ses

gens armés de sabres et de pistolets, sautent dans l'appartement par une croisée. Sebasti, Vereza, armés de même, entrent par l'autre. Oscar et Carlo quittent la porte, qui est enfoncée un moment après, et viennent joindre Orsino pour faire un rempart à Valérie.).

CORSANI, *sautant dans l'appartement.*

Misérable! vous voilà donc en mon pouvoir.

OSCAR.

Tant que nous serons armés, tu n'en auras pas sur nous.

VALÉRIE, *se jettant à genoux entre eux.*

Grâce! grâce!

CORSANI.

Vous demandez leur grâce? Elle est dans vos mains. Soyez ma femme, je rends mon amitié à votre père, et je laisse la vie à mon rival. Si vous refusez, ils sont morts.

ORSINO.

Valérie à toi!



OSCAR.

La vie de tes mains! Jamais.

CORSANI.

Eh bien! obéissez.....

(*Corsani et tous ses gens font un mouvement pour s'élancer sur eux, quand tout-à-coup une porte dérobée s'ouvre, et le prétendu spectre se présente.*)

LÉONTINE.

Arrêtez.

CORSANI, *reculant d'effroi.*

Dieux! ma mère!

TOUS, *extrêmement étonnés.*

Sa mère!

LÉONTINE.

Oui, fils ingrat et criminel! oui, ta mère, que tu crus morte; ta mère, exilée par ton ordre, et revenue dans ce château pour livrer ton cœur à tous les remords qui tourmentent les enfans dénaturés. En vain depuis six mois, semblable à un fantôme, errante dans ces corridors secrets qu'un mari jaloux et ombrageux fit construire dans l'épaisseur de ces murs, ma voix invisible a frappé ton oreille et appellé le repentir dans

ton ame : tu l'as rejettée, barbare ! Je te rejette à mon tour. Le voici ce testament, l'objet de tant de craintes, la cause de tant de crimes, ce titre que tu croyois ensevelir avec moi dans la nuit du tombeau. Ma tendresse pour toi, aussi aveugle que criminelle, l'a soustraite trop long-temps aux regards des hommes et à la connoissance des lois. J'ai commis une injustice, et je vais la réparer. (*A Orsino.*) Orsino, voilà les dernières volontés de votre père. Ce château, ces domaines n'ont dès ce moment d'autre maître que vous. (*Orsino prend le papier.*)

CORSANI, *furieux.*

Ma mère !.... Orsino ! je ne souffrirai pas.... (*Il fait un mouvement.*)

LÉONTINE, *avec majesté.*

Tu as foulé aux pieds les droits de la justice et de l'humanité, voyons si tu oseras attenter à ceux de la nature !

CORSANI, *hors de lui.*

J'oserai tout.....

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, PETRUCI.

En ce moment il se fait un grand tumulte derrière le Théâtre. Tout est éclairé par des flambeaux. Les Soldats de la garnison de Palerme, conduits par Pétruci, qui est à leur tête, se précipitent dans l'appartement, et gardent toutes les issues, Sébasti et sa troupe sont consternés.

PETRUCI, *à l'officier, lui montrant Sebasti.*

SEIGNEUR, voici le chef de ces bandits. (*Lui désignant Corsani.*) Mais voici le scélérat dont ils recevoient les ordres.

L'OFFICIER *à Corsani.*

Par ordre du Sénat, je vous arrête. Remettez-moi vos armes.

CORSANI.

Mes armes, je ne les quitterai qu'avec la vie. (*Il consulte des yeux Sebasti et ses gens ; les voyant consternés, il ajoute :*) Mais je suis prêt à vous suivre.

LÉONTINE.

Tel est le sort des méchans : réunis pour le crime, le danger les divise ; mais tôt ou tard la justice les atteint, et le même supplice les rassemble.

CORSANI, *tourné vers sa mère.*

O vous que je n'ose nommer! je suis trop fier pour implorer, trop coupable pour obtenir mon pardon ; mais un mot.... un regard.... (*Léontine tourne enfin les yeux sur lui ; il saisit l'une de ses mains, se jette à genoux, la baise ; et se relevant avec noblesse, dit à l'officier :*) Maintenant partons. (*Il sort précipitamment, précédé de l'officier et suivi de plusieurs soldats.*)

LÉONTINE *le suit des yeux.*

Ai-je assez expié ma faute ? O mon fils !....

ORSINO.

Il vous en reste un autre, dont le bonheur sera de vous consoler. O ma mère ! mes enfans ! et vous, (*A Carlo et Petrucio.*) amis braves et généreux, ce château est désormais votre asile. N'oublions pas que le crime triomphe quelquefois, mais que tôt ou tard il reçoit son châtiment, et la vertu sa récompense.

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER ACTE.


ADMTION DU THEATRE DE BRUXS

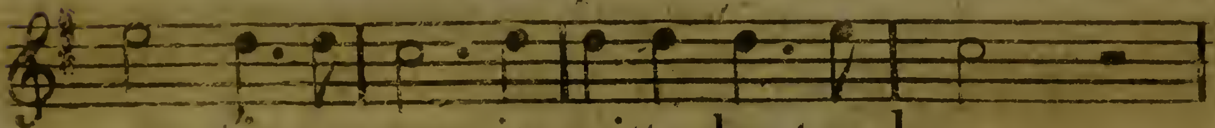
ROMANCE
DU CHATEAU D'UDOLPHE

Paroles du Cen. DUVAL

Musique du Cen. Fréderic LE MIERE

Tres lent

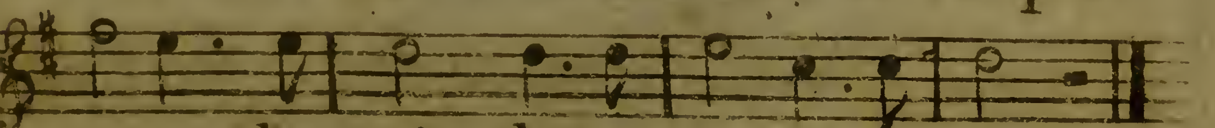

Astre des nuits, lumiere bien faisan-te,


pour t'invoquer je quitte les tombeaux:


las! un per-fi-de á trompé son a-mante,


un coeur ingrat á causé tous mes maux;


astre des nuits, donne moi le re-pos:


astre des nuits, donne moi le re-pos

2.

Echos des monts, qui repetez mes plaintes,
D'un coeur navre secondez les desirs:
A ce méchant portez de justes craintes,
Rappelez lui de tristes souvenirs.
Echos des monts, troublez tous ses plaisirs (bis

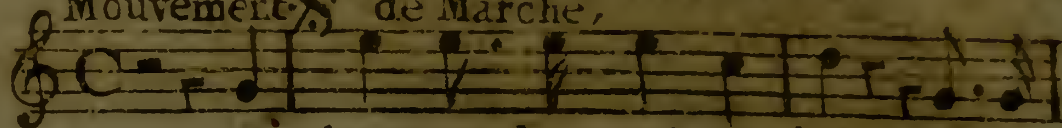
Nota Cette Romance doit etre éxécutée avec accompt. de Forte piano ou de Harpe et une Flute obligée.

COUPLETS DU CHATEAU D'UDOLPHE,

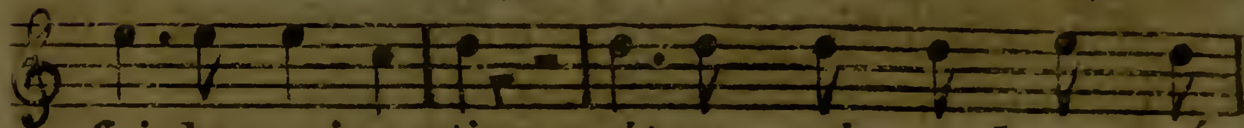
Paroles du Cen. DUVAL. Musique de Frédéric LE MIERE

Nota. Ces couplets doivent être Executés à grand orchestre

Mouvement de Marche,



Un jour un bon roi chrétien; de la



foi, le vrai soutien, prit en main sa longue é-



-pé-e, du plus fin acier trem-pé-e, et dit



à ses pala-dins: le plus beau zele m'enflamme,



je veux pour sau-ver mon â-me, oc-cir



tous les Sarra-zins, où les rendre Ca-pu-cins.

2.

Tous ses barons vaillamment
Pour montrer leur dévoüement
Prennent tous la hallebarde
Affin de monter la Garde
Au pays des Sarrazins:
Chacun sent qu'il se hazarde,
Et prudent remet en garde,
Sa femme à de bons voisins
Et son Or aux Capucins.

3,

Arrivés dans le Saint lieu
L'on occit au nom de Dieu
Toute la Gente payenne
Qui n'en fut pas plus chretienne,
Mais ô trop cruel destin!
Le roi par un coup funeste
En Saint mourut de la peste
Sur le bord d'un grand chemin,
En habit de Capucin.

4,

Les barons tous déconfits
Reviennent dans le pays,
Et déja ces bonnes âmes
Croyent ravoir biens et femmes
Mais leurs projets furent vains:
On leur répond en justice
Qu'ils ont fait le sacrifice,
De leur or aux Capucins
Et des Femmes aux Voisins.

Nota. On trouve ces Couplets á grand orchestre avec toutes les Parties, Ainsi que la Romance et cet Air, avec Accompt. de Forte piano: Prix un Franc chaque.
Chez FRERE Passage du Saumon rue montmartre

